

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 97 (1994)

Vereinsnachrichten: Remise du Prix littéraire de l'Emulation à Porrentruy, le 30 avril 1994

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remise du Prix littéraire de l'Emulation à Porrentruy, le 30 avril 1994

BERNARD COMMENT: ALLÉES ET VENUES

Présentation de l'œuvre, Roger-Louis Junod

Douze monologues, douze personnages avec leurs satellites, douze situations, comme autant de romans miniaturisés. Bernard Comment saisit ses personnages, les satellites comme le narrateur, dans le secret tout intime de leur être, secret à partir duquel se multiplient indices et allusions offrant au lecteur les éléments qu'un travail d'imagination et de sympathie lui fera assembler pour voir apparaître, épisode après épisode, cette «réalité» romanesque tellement plus riche de vie et de sens que celle de la perception ordinaire.

Dans ces récits d'aventures médiocres vécues par des gens quelconques – comme chez Henri Calet, Emmanuel Bove ou Eugène Dabit – pour indiquer une famille, à tout hasard, tout signifie et dès qu'il s'agit de la mémoire ou du désir, un fort lyrisme sous-jacent anime le texte. Oh ! ces retours aux lieux de l'enfance, oh ! l'érotisme pur de toute afféterie surgissant ça et là, lyrisme assourdi, érotisme dru qui contribuent à faire d'*Allées et venues* un livre mûr, adulte, honneur de nos lettres jurassiennes, puisqu'il faut quand même indiquer ou rappeler que Bernard, fils du peintre Jean-François et de Jeanne Comment, a passé son enfance à Porrentruy avant de se mettre en tête de conquérir Paris, où il a commencé par se trouver un bon éditeur.

ALLOCUTION DE BERNARD COMMENT

Cher Roger-Louis Junod, merci de vos chaleureux propos, qui m'ont beaucoup touché et auxquels, à vrai dire, je ne sais trop quoi ajouter. Pourtant, je voudrais, Messieurs les jurés, Messieurs de la délégation politique, Mesdames et Messieurs les membres de l'Emulation jurassienne, oui, je voudrais dire combien il m'est agréable et précieux de recevoir, aujourd'hui, un signe fort de reconnaissance de la part de ma région natale, en particulier pour Allées et venues, ce recueil de récits pour lequel Porrentruy et ses environs ont joué comme un hypothétique modèle. Je pense aux nouvelles intitulées «Aller simple» (qui se passe entre Luxeuil et ce qui pourrait être l'Ajoie), «La considération» (j'y reviendrai), et ces retours après bien des années, dans le dépaysement et le souvenir, que sont «Au nom du père», «Abandon», «Fugue». Je dis bien: hypothétiques modèles, car mon écriture a toujours procédé en décalage et déformation par rapport aux réalités qui peuvent l'informer ou la nourrir de plus ou moins loin, selon un besoin de transposition, de métamorphose, qui est au centre de l'élaboration romanesque à mes yeux. D'où vient-il, donc, ce matériau, et qu'est-il? Il vient de l'enfance, de l'adolescence, de ma vie personnelle mais tout autant sinon davantage de la vie de personnes que j'ai pu connaître, d'événements dont j'ai pu être témoin, d'impressions accumulées, toutes les vies entendues, les destins entrevus, qui tressent la perception d'un lieu, et fondent un socle d'expériences qu'on traîne avec soi, et qui trouvera ou non à se traduire en écriture, en fiction. Ce sont des souvenirs erratiques, des impressions fragmentaires, qui alimentent l'imagination, dessinent des situations possibles, inspirent des personnages ou des cas de figure.

Evidemment, il y a un côté étonnant, voire saugrenu, à ce que mes Allées et venues soient primées dans l'aula du Lycée qui m'a connu comme élève, et comme élève pas toujours très sage, pour s'en tenir à un euphémisme: un des textes du recueil que vous honorez aujourd'hui, «La considération», est précisément une revisitation de ces années tapageuses et agitées, et j'ai cherché à y dire les sentiments alors éprouvés, et ce qui en demeure aujourd'hui.

Oui, nous n'étions pas disciplinés. Affaire d'époque sans doute (les conflits et les affrontements étaient plus virulents, nos aspirations et nos intolérances se laissaient difficilement calmer); affaire de caractère, à coup sûr. Ecrire suppose, à mes yeux, un sentiment d'insatisfaction, de méfiance, une exigence d'absolu qui entre en conflit avec les carcans quotidiens, avec les manières sociales et les hypocrisies dont on se contente ordinairement. Pour moi, j'en fais une affaire de rage. Ce n'est pas un métier, et moins encore une routine, un confort, non, c'est un feu, quelque chose qui réagit contre les habitudes, les évidences, les lâchetés

(y compris, bien sûr, les siennes propres). Cette liberté, cette échappée hors du métier, merci de m'en donner aujourd'hui reconnaissance, et des provisions pour l'avenir, par le prix que vous m'attribuez. On peut certes chercher à faire flèche de tout bois. Encore faut-il du bois...

Si j'ai dit, en ouverture, que j'étais touché qu'un honneur me vînt de ma région natale, c'est aussi parce qu'elle est demeurée pour moi celle de la tendresse, à laquelle des liens indéfectibles me rappellent. Je pense ici à mes parents, dont je me sens si proche; je pense à mon frère, à sa famille; je pense à la femme de ma vie, rencontrée ici au seuil des exils heureux.

Quant à dire plus précisément la nature de mon attachement à Porrentruy et à sa région, je m'en remets à un texte paru dans la revue Passages (N° 13, automne 1992), publiée par Pro Helvetia à l'adresse des représentations de la Suisse à l'étranger. Il m'a semblé juste qu'il revienne, de la sorte, à son lieu d'origine, dans une forme légèrement remaniée.

PASSAGER

Notes sur la région natale par Bernard Comment

Répondre à la question «*D'où venez-vous?*» relève d'un exercice incertain, pour cela même qu'on ne sait pas très bien à quand la dater (naissance ? adolescence ? jeunesse ?), ni comment la délimiter dans l'espace. On me demande un texte sur le Jura, et je ne trouve à y répondre qu'en évoquant une de ses parties seulement, là d'où, peut-être, je me sens le plus : l'Ajoie.¹

*

Il faudrait se munir au préalable d'une carte des reliefs, pour comprendre la situation. Car l'appartenance de cette région n'est pas simple, elle m'a au contraire toujours paru fragile, multiple. Rattachée politiquement à la Suisse, elle en est une lisière extrême, qui plus est séparée, isolée par une montagne (les Rangiers) au franchissement tortueux. L'Ajoie trouverait donc un prolongement plus naturel vers les régions de France qui la jouxtent, dont rien ne la sépare, rien sinon une ligne venue interrompre la continuité des champs, des prairies, des forêts.

Pourtant, cette frontière, toute arbitraire qu'elle semble à première vue et par simple considération du terrain, n'en fait pas moins sens, elle produit son effet. Cheminant sur une même route plane, vous constatez, aussitôt la douane passée, une métamorphose du paysage, une différence sensible dans la répartition des terres, dans les taillis et les bosquets, dans le tracé des routes et l'aménagement de leurs bordures, dans la configuration des villages, l'apparence des maisons, des auberges. Un autre monde s'ouvre, attrayant comme un ailleurs discret, un divers proche encore, si proche.

*

La sorte de contradiction qu'il y a à un rattachement à l'Helvétie quand le terrain ouvrirait plutôt à la France, la démarcation nette pourtant avec cette dernière, se traduisent par un défaut d'adhésion chez les habitants, une douce ironie à l'égard de l'une et de l'autre. Assurément, on ne trouve pas en Ajoie le climat étouffé qui peut peser sur tant de régions suisses, dans leur héritage protestant notamment. Il y a pour cette enclave un destin à être ballottée, et son strabisme est de ceux qui écartent le regard vers des horizons larges. Pendant la dernière Guerre, lorsque les possibilités de publication, à Paris ou en province, étaient

menacées ou limitées (manque de papier, contrôles et censures, mainmise collaborationniste), virent le jour à Porrentruy des éditions au très beau catalogue international qui prirent, emblématiquement, le titre *Aux Portes de France*.

*

Porrentruy: il faut l'entendre ce nom, dans sa débauche, dans son obscénité égale presque au verbe converger, et redoublée par le fait que l'emblème de la ville n'est autre qu'un sanglier. L'origine germanique attestée (*Pruntrut*, de *Brunnen*, les fontaines, en effet nombreuses dans l'enceinte de la cité) ne change rien à l'affaire, et n'empêche pas d'imaginer autre chose.

Pour le reste de cette onomastique rêveuse et fantaisiste, il n'est pas rare en Ajoie que les noms de personnes soient des noms communs. Comment, par exemple, et Lièvre, Marchand, Tonnerre, on a même connu paraît-il une Blanche Farine, tout un programme... Quant aux noms de lieux, certains sonnent merveilleusement, et mériteraient un Brichot, le vieil érudit étymologiste de la *Recherche du temps perdu* de Proust, pour les commenter, en explorer les racines et la signification: sobres comme Alle ou Buix, austère comme Bure, baroque comme Beurnevézin, sautillant et léger comme Bonfol, et Charmoille au charme hâbleur, et Cornol de corne et formol à l'ombre de la montagne, et la série Courtedoux, Courtemâche, Courtemautruy, et Pleujouse en pelouse de pluie mélancolique, et Damphreux de camphre précieux, et Fahy à l'écho oriental et judiciaire, et Vendlincourt et Miécourt, ou encore ces énigmatiques formes impératives de verbes inouïs, Lugnez! Chevenez!, ou ces échos climatiques, Réclère et Damvant, sans oublier Grandfontaine ni Fontenais, et Asuel, Villars, Courchavon, et Courgenay à la courge pour nez comme dans un tableau d'Arcimboldo, oui, ils sont beaux ces noms, et beaux le plus souvent ces calmes villages, dont Cœuve aux anciens lavoirs ouverts aux vents, dans le creux du mont voisin, une colline, une douce colline, car le paysage est doux en Ajoie, resplendissant de variations agricoles entre les riches forêts.

Il est assurément une frontière que notre modernité aura distendue, celle qui délimite les villes et scande le rapport à la campagne. Effet de l'industrialisation d'abord, puis de l'accès pour tous à la propriété privée en des développements chaotiques qui sont autant de plaies à l'approche des agglomérations. Même une petite ville comme Porrentruy n'y échappe pas, chef-lieu aux dimensions pourtant modestes, à peine huit mille habitants. L'incompétence des uns, l'appétit des autres, ont laissé de médiocres constructions pousser comme des champignons tout

autour de la ville, bientôt étouffée dans une ceinture résidentielle informe et sans vie, maisons insipides, jardinets étriqués, rues anonymes. C'est alors la proximité aux champs, aux forêts, qui se perd, et un spectacle navrant qui s'impose, celui de la fantasmagorie petite-bourgeoise, signature inéluctable de notre époque.

L'incurie extérieure est souvent d'autant plus saisissante qu'elle contraste avec le fétichisme antiquaire pratiqué *intra muros* (et à quoi, au fond, j'applaudis, n'était la bigoterie avec laquelle la sauvegarde du patrimoine, ou sa résurrection, opère le plus souvent). On sacrifie les vestiges, dans le même temps que l'on est incapable, hors les murs, de concevoir autre chose que des amas incohérents de petites verrues suburbaines. Un tel constat est général, transportable, il ne se limite aucunement à Porrentruy, ni à la Suisse : je relis ces pages à l'occasion d'un séjour en Eure-et-Loir, paysage assez semblable à l'Ajoie au demeurant, et où la même dégradation apparaît dès que l'on entre dans une localité de quelque importance. La fin du deuxième millénaire ne cesse d'exalter ou d'excaver le passé, comme pour oublier la précarité de ses propres signes, et la fragilité des traces, architecturales ou autres, qu'elle laissera aux siècles à venir.

*

La Suisse, lit-on parfois, trouverait sa marque propre et son sentiment identitaire dans la montagne. On ne saurait nier l'importance imaginaire et folklorique (quand ce n'est pas stratégique) des Alpes. Longtemps perçues comme hostiles et impraticables, celles-ci furent promues en lieu d'excursion et de contemplation dans le courant du XVIII^e siècle, sous l'impulsion d'Horace-Bénédict de Saussure notamment (sa *Première ascension du Mont Blanc* fixe un genre), à quoi allait faire suite le mythe romantique d'une Suisse sublime.

A mes yeux, l'Ajoie propose un heureux contre-modèle, celui de la plaine – d'où sans doute, après y avoir longtemps vécu et vadrouillé, un goût immoderé pour les vastes étendues sans fin. Quelle respiration, là, et cet appel vers un ailleurs qui se dérobe, l'envie de passer les lignes d'horizon, les frontières, un regard tendu au loin, que rien ne bouche, que rien ne clôture.

*

Deux Suisses se contredisent : celle fermée, recroquevillée au pied de ses montagnes, ou dans leurs plis, regard court, sourde oreille, frilosité ; et celle ouverte au carrefour des langues et des cultures, sorte d'Europe

miniature qui réussit à faire coexister quatre identités (française, allemande, italienne, romanche) dont les trois premières trouvent un prolongement naturel chez leurs voisins respectifs, comme un vase d'expansion, sans jamais s'y dissoudre néanmoins.

Dans une préface à Charles-Albert Cingria, le critique Pierre-Olivier Walzer évoque la part d'écrivains ou artistes suisses qui échappent à l'idéologie du terroir dans leur élan vers d'autres terres, d'autres souffles. «*Tandis que Ramuz cherche sa vérité en s'approfondissant dans les limites revendiquées, Charles-Albert Cingria cherche la sienne en s'éparpillant sous les climats étrangers, dans des campagnes ou des banlieues de hasard et de rêve*». Oui, Cingria, voilà le guide, avec son énergie du départ, son appétit du divers. A défaut de voyages, d'exils, on se munira à tout le moins du merveilleux *Petit traité de la marche en plaine*, de Gustave Roud, une poétique de l'insubordination contre l'écrasement des montagnes, contre leur poids d'oppression, contre l'enfermement des crêtes.

*

L'Ajoie donc, accoudée sur les lignes frontalières qui la bordent, tournant un peu le dos à la chaîne montagneuse des Rangiers et à la Suisse cachée derrière, sans les abandonner cependant.

*

On devient probablement écrivain par doute, par défaut d'appartenance et de certitude, une façon problématique et insatisfaite d'être au monde, fondée sur un principe de méfiance, de défiance. Cela peut se traduire par une grande attention portée au réel dans ses minuscules indices, dans ses légères variations, ce que Proust appelle «*la musique successive des jours*». Passer les lignes, c'est toujours rafraîchir son regard. Et renouveler l'expérience de se sentir autre, un peu à part.

*

Il y a une magie des frontières, des effets de frontières, et une beauté aux sentiments d'appartenance, quand on ne perd pas de vue leur arbitraire, et ne prétend pas les fonder en vérité. Là où j'entre est toujours aussi là d'où je sors. Peut-être faudrait-il commencer à penser en termes de décentrement, de telle sorte que les démarcations ne soient plus des enceintes mais des seuils, des opérateurs de nuances. Et rien, sans doute, n'est aujourd'hui plus précieux que la nuance.

«On dit toujours qu'il faut être enraciné quelque part. Je suis convaincu que les seuls êtres qui aient des racines, les arbres, préféreraient ne pas en avoir. Ils pourraient alors prendre l'avion eux aussi», notait Bertold Brecht dans ses *Dialogues d'exilés*. Pourtant, au-delà des voyages, des dépaysements, des déracinements, j'éprouve une impression de plénitude à chaque fois que je retrouve l'Ajoie, et le sentiment que jamais je ne pourrai envisager de ne plus jalonna mon existence par ces brèves plongées dans le passé, comme une ressource, une réserve. Les lieux de l'enfance sont l'occasion d'une nostalgie, avec des souvenirs accrochés partout, des signes qui se réveillent.

NOTE

¹Le numéro de la revue *Passages*, dans lequel ma première version du présent texte a paru, avait pour thème «Marges et frontières».

BIOGRAPHIE DE BERNARD COMMENT

Bernard Comment est né à Porrentruy en 1960. Ses parents, Jeanne et Jean-François Comment, artiste-peintre, lui ont-ils insufflé le sens du beau et du bon goût qui le caractérise dès son premier roman, *L'Ombre de mémoire*, paru en 1990? Première œuvre et déjà une moisson d'éloges et de prix littéraires (Prix Lipp-Genève, Prix littéraire Air-Inter, Prix de la République et Canton du Jura).

Des études rondement menées précèdent cette œuvre littéraire porteuse de promesses: lycée à Porrentruy, belles-lettres à Genève, diplôme des Hautes Etudes en sciences sociales à Paris.

Ainsi bardé de ce badge éclectique, Bernard Comment enseigne à l'Université de Pise dès 1986, habitant dans une maison de la proche campagne toscane. Débarqué à Paris en 1990 pour travailler auprès du Fonds national suisse de la recherche scientifique, il livre les fruits d'un essai critique, *Roland Barthes vers le neutre*; édité comme le titre précédent chez Christian Bourgois, référence flatteuse!

Cet essai sera suivi d'*Allées et venues*, un recueil de nouvelles qui lui vaut le Prix de la Société jurassienne d'Emulation.

La lumière du Midi l'attire à nouveau, bénéficiaire d'une pension d'une année à l'Académie de France, à Rome, en la somptueuse villa Médicis (1993-1994). Son inspiration artistique lui propose alors l'escale de *Florence, retours*, un roman paru juste après un essai, *Le XIX^e siècle des panoramas*.

Maxime Jeanbourquin

